



**HAL**  
open science

## Il fait couvre-feu

Véronique Bontemps

► **To cite this version:**

Véronique Bontemps. Il fait couvre-feu. Revue d'études palestiniennes, 2002, 85, pp.113-116. halshs-00548035

**HAL Id: halshs-00548035**

**<https://shs.hal.science/halshs-00548035>**

Submitted on 18 Dec 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « *Il fait couvre-feu* »

Cela fait 30 jours aujourd'hui, un mois exactement que les soldats israéliens sont rentrés, pour la 3<sup>e</sup> fois depuis le mois d'avril, dans la ville de Naplouse. C'est la saison d'occupation, comme disent les gens « *Id-dunia mana'* » (littéralement « il fait couvre-feu » ou « c'est la saison du couvre-feu » comme on dirait « il fait chaud » ou « c'est le printemps »). On essuie ça avec la fatalité du cycle saisonnier, donc. Mais en même temps on compte, méthodiquement. Aujourd'hui, ça fait 30 jours. Un mois, quoi. Il y a 2 jours ça faisait 4 semaines complètes. On compte, ainsi. On se plie à la saison du couvre-feu, qui a ses règles. Mais aussi bien que l'on compte les jours avec application, qu'on les barre à la fois pour s'en effarer et attendre, se donner la patience d'attendre que le pensum soit fini (on l'inscrit ainsi comme dans un temps extérieur à soi, par le seul fait de le compter), les règles s'assouplissent, s'amollissent sous le coup de la fatigue, de l'habitude et de la lassitude tout à la fois.

« *Mamnu' al-tajawul* » : interdiction de circuler, c'est-à-dire de marcher à pied. Au début de l'occupation, les soldats l'annonçaient depuis les hauts-parleurs des jeeps militaires qui font des rondes dans la ville déserte. Parfois s'ajoutait « *mamnu' al-sayara* », c'est-à-dire interdiction de circuler en voiture également. Maintenant que le couvre-feu est officiellement et durablement instauré jusqu'à nouvel ordre, c'est « *Id-dunia mana'* ». Il est inutile de le répéter tous les jours. Les règles sont les suivantes : ce sont les levées de couvre-feu qu'on annonce, à la télévision locale, par une bande de sous-titre, sans interrompre le programme. On y annonce aussi si les examens du baccalauréat auront lieu, et quels examens. Le bac a duré plus d'un mois cette année, à Naplouse. Une épreuve par levée de couvre-feu. Parfois même moins, comme cette fois où la « levée » (« *rafa'* ») a été subitement interrompue deux heures trop tôt. Les étudiants ont dû ranger leurs stylos en vitesse et réintégrer leur foyer. Ce serait trop bête de mourir pour un examen.

Parfois aussi, la « levée » peut être annulée au dernier moment. Il vaut mieux suivre régulièrement la télévision locale jusqu'à minuit pour ne pas se retrouver dehors le lendemain matin, nez à nez avec un char.

Le reste du temps, la règle officielle est qu'il faut rester chez soi, et ne pas mettre un orteil dans la rue. C'est-à-dire que dans la pratique, il faut bien faire attention où on met les pieds. Tout travail est arrêté : l'université est fermée, les bureaux aussi, l'approvisionnement ne se fait que pendant les « levées », les boutiques font porte close, pour la plupart d'entre elles. Pour les épiceries, c'est un peu différent. En général elles sont « ouvertes-fermées », ce qui rappelle les jours de grève officielle annoncés par l'Autorité (au temps où elle existait encore ; il n'y a pas si longtemps finalement) : c'est-à-dire qu'il faut frapper à la porte entrebâillée pour entrer faire des achats. Evidemment certains produits commencent à manquer.

Mais tout de même les gens sortent dans la rue. Progressivement, d'abord jouer aux cartes sur le pas de la porte, puis les enfants (souvent accompagnés de plus âgés) jouent au football dans la rue. Au son des chars qui approchent, la rue se vide comme par enchantement. Une semaine plus tard, le ciel est envahi par les cerfs-volants. Un jour, un cerf-volant aux couleurs du drapeau palestinien a été lancé. Il a été abattu sous peu. Les cerfs volants sont interdits maintenant, mais ce n'est pas à cause de ça, c'est parce qu'ils risquent de tomber sur les paraboles et il n'y a personne pour les réparer après. Le trafic des voitures de la municipalité a en effet été réduit par les Israéliens. Enfin, c'est dommage, quand même.

Depuis environ deux semaines, il y a beaucoup de bicyclettes. Les rues désertes appellent les casse-cou, qui se lancent à fond la caisse pour freiner brutalement arrivés au bout de la rue. On ne sait jamais, un char pourrait débarquer. Dans la vieille ville, la vie est plus ouvertement animée. « Protégée » par ses ruelles étroites, elle sert d'abri à toute une vie fourmillante (bien que ralentie) : des marchands ambulants de fruits, des gens qui vont, viennent et s'interpellent... Lors des « levées », on se permet de rentrer une demi-heure plus tard surtout

si on rentre par la vieille ville. De toute façon, la fin des « levées » n'est jamais très claire. Certains disent une heure, d'autre une autre, certains disent même parfois que la « levée » n'est pas officielle ; la seule chose à laquelle on puisse faire vraiment confiance finalement, c'est aux tirs des chars quand ils rentrent en trombe dans la ville en faisant un bruit de tous les diables. Le jour où ils sont entrés « en avance », ils ont bien pris soin d'écraser des voitures sur les bords de la route.

Les « levées » ressemblent à une arrivée de sang dans les artères. Soudain, la vie reprend son cours « comme si de rien n'était », mais deux fois plus vite que d'habitude. Tous les magasins sont ouverts ; les médecins, dentistes, etc... ouvrent de nouveau. Il faut bien profiter de cette occasion, sinon la solution est l'hôpital pendant les jours normaux (c'est-à-dire « de couvre-feu », puisque c'est la saison). C'est la frénésie consommatrice, bien compréhensible. De biens de consommation immédiate (surtout comme la dernière fois où le couvre-feu a duré une semaine), mais aussi de toutes sortes de choses : produits de beauté, vêtements, on va chez le coiffeur ou au café, on fait semblant de vivre normalement pendant quelques heures. En plus de ça il faut généralement aller au travail, et puis faire des mouvements. On contemple avec perplexité son début de ventre, tout neuf 100% occupation. Vite vite les dernières courses, et puis on traîne un peu, on triche avec la « levée », jusqu'à ce que les tirs de chars vous rappellent à l'ordre. La vie repart au ralenti.

La vie se passe donc essentiellement à la maison. Toutes les nuits, il y a des tirs, des rondes de chars. Parfois ils passent sans rien dire, parfois contrôlent les véhicules qui passent : ambulances, taxis... Les tirs, sporadiques, durent en général un petit quart d'heure, s'arrêtent, reprennent. Ce n'est pas l'idéal pour dormir, mais alors on s'habitue. C'est la saison.

L'arbitraire absolu se légitime du fait qu'il prend la forme de la fatalité. Comment faire pour continuer à vivre dans une immense prison, faire autre chose que manger et dormir, essayer de trouver un horizon et surtout garder la volonté de trouver un sens à ses journées ? Car ce rythme qui a maintenant tout l'air saisonnier, on a l'impression de s'habituer mais la fatigue s'accumule, s'accumule, pèse, pèse... On voudrait sortir dans la rue sans avoir peur constamment (l'une des joies des « levées » est que l'on peut marcher dans la rue sans être sous état de tension permanente. Enfin en principe), et c'est surtout le manque de perspectives qui est insupportable. Devant les fenêtres s'étend une ville morte, déserte où on n'entend que les tirs et l'appel à la prière. (Et je ne parle même pas des maisons qui n'ont pas de fenêtres). Combien de temps cela va-t-il encore durer.

Alors la résistance se fait dans la parole, à l'intérieur des maisons. Comme ce vieil homme de 70 ans mais l'air encore jeune et débonnaire, au doux visage et au sourire malicieux que je vois s'engourdir et se figer au fil des jours. Ancien chef du parti communiste, fils et petit-fils de cheikh, issu d'une très ancienne famille de Naplouse mais nostalgique des coutumes et traditions paysannes, il a écrit un matin une lettre au premier ministre Ariel Sharon, remplie de cynisme et d'amertume. Interpellant le « respectable chef militaire » du même âge que lui (à peu de choses près), lui proposant des solutions à son problème puisqu'apparemment il ne sait pas ce qu'il fait, notre homme qui ne peut plus aller au travail, qui craint pour son fils de 20 ans et qui veut un avenir pour sa fille de 21 ans lutte pour garder son admirable sens de l'humour. dans son jardin derrière la maison, sous la treille, d'où l'on entend les bruits et les tirs de chars à leurs heures de passage, on parle lettres, cuisine, philosophie et leçons de vie. Parfois il raconte ses études en Bulgarie, avant de m'inviter à aller cueillir des figes en haut d'un gigantesque figuier ou à manger des figes de barbarie (« saber ») pour apprendre la patience (« saber » en arabe signifie aussi « patience »).

Un jour, un samedi, la parole n'a plus suffi, le couvre-feu n'était plus levé depuis une semaine complète. Foin de patience, la ville est descendue dans la rue. Nous avons eu cinq magnifiques jours de désobéissance civile. La ville revenait à la vie : de nouveau des taxis dans les rues, la vieille ville ouverte (« comme un jour de levée de couvre-feu », se surprend-

on à dire ; voilà le résultat de la saison d'occupation !) les banques en effervescence ; on se prenait à croire que c'était fini ! Peut-être que c'est fini, les gens ont seulement peur de sortir complètement de chez eux. Dans la foulée, la fac a annoncé les examens (brutalement interrompus au premier jour de l'occupation), les étudiants ont dû reprendre leur stylo laissé de côté pendant 5 semaines, quand ils ont arrêté de croire à une reprise de la vie normale. Sans trop y croire, quand même. En quelques jours on ne sait jamais ce qui peut arriver.

C'était trop d'espoir. Le vendredi, la 7<sup>e</sup> semaine d'occupation a commencé avec le retour en force des blindés. Ça recommence, toujours de la même façon. Dans la nuit du jeudi au vendredi, toujours. Toute la ville est investie, des snipers sont installés sur les toits, la vieille ville, bombardée sans interruption (environ une explosion toutes les demi-heures ; on détruit des maisons). Explosion, puis la fumée s'élève de la vieille ville au loin. Un homme a été tué sur le toit de sa maison, il sortait pour voir ce qui se passait. Lors de la première Intifada, il avait été blessé d'une balle, dans son salon, comme ça. C'est comme ça qu'il a fini ses jours. « Dommages collatéraux ». Les deux autres morts sont des « wanted » ; l'un a été tué alors qu'il s'était rendu, d'une balle tirée à deux mètres de distance, selon son voisin. Selon les responsables israéliens il avait tenté de s'enfuir.

Pour la première fois depuis le début de l'occupation on n'entend l'appel à la prière du vendredi que d'une seule mosquée, très loin de la vieille ville. Le vendeur de yaourt, qui se déplaçait en pick-up et qu'on a toujours entendu passer, aux moments les plus durs ( « *al-laban, al-beid, al laban...* » (« le yaourt, les œufs, le yaourt... ») d'une voix traînante), ne fait pas entendre le son de sa voix vendredi. Samedi, il a refait surface. Il conduit maintenant une fourgonnette ressemblant étrangement à une ambulance... il joue de nouveau à cache-chars.

Les ambulances, elles aussi, doivent jouer au plus fin avec les blindés. Ceux-ci sont maintenant postés aux carrefours des grandes artères. Chaque ambulance qui passe se fait méticuleusement contrôler.

Avant-hier, lors de mon dernier passage par le Daouar (place centrale), j'avais vu un « canon » simulé avec un tuyau en équilibre sur une planche, au bout duquel pendait une chaussure... dérisoire épouvantail pour se moquer de l'évidente disproportion de ces combats réglés d'avance... mais dont on ne peut pas dire pour autant qu'ils sont gagnés. Aujourd'hui : sifflements à 200 mètres de la maison : les enfants appellent de loin les chars et les jeeps militaires devant le camp de réfugiés al Aeïn. Ils font brûler des pneus, comme au temps de la première Intifada ; du haut-parleur de la jeep, on entend le soldat crier, lancer des ordres : « *Ta'al, ta'al* », « approche, viens », rire aussi (répercuté dans le haut-parleur, ce rire ressemble à un ricanement). On entend les enfants crier. Puis si on sort sur la terrasse, on entend ensuite les rafales de tirs de chars. Des arrestations, sans doute. Plus tard les bombardements reprennent. On lira les explications dans les journaux si on a la chance d'avoir Internet, ou bien à la télévision. L'oreille s'éduque.

Hier soir à la télévision locale, j'ai vu un clip musical sur la ville de Naplouse « *Kullna minhebik Nablus* », « nous t'aimons tous Naplouse ». Au son des 'oud et entre les flashes de danseurs traditionnels coiffés de tarbouches, on voit quelques images typiques : « kanafeh », savons, le gouvernorat flambant neuf orné de son portrait de Yasser Arafat souriant devant l'éternité. « Notre gouvernorat, symbole de notre puissance », dit la chanson. Le gouvernorat est maintenant en miettes. Du portrait d'Arafat, il reste un bout de keffieh.

« Nous t'aimons tous Naplouse ». Personne autant que l'armée israélienne, alors, puisqu'elle y reste depuis si longtemps, sans pouvoir se décider à partir. Un amour un tant soit peu étouffant. Et ce qui se passe ici depuis 42 jours, est-ce que ce sont des crimes passionnels ?